

Recherches sociographiques



Parler de faire des enfants, une question vitale

Gilles Houle and Roch Hurtubise

Volume 32, Number 3, 1991

Femmes et reproduction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056639ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056639ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Houle, G. & Hurtubise, R. (1991). Parler de faire des enfants, une question vitale. *Recherches sociographiques*, 32(3), 385–414.
<https://doi.org/10.7202/056639ar>

Article abstract

We examine the family and childhood as cognitive categories and as categories of common sense from the point of view of a sociology of knowledge. The emergence of the childhood category in popular discourse in Quebec constitutes a relevant sociological measurement of the demographic transformations that Quebec society has undergone. The analysis brings into evidence the following paradox: it was when we began to talk about children that we began to have fewer of them. The child as an object of thought has become a matter of choice. We have retraced the ways of speaking of the family and of children through various materials: life stories, autobiographies, interviews and amorous correspondence seeking to find in these forms of common sense discourse the construction of the space and time of the child and the family, and its transformations over the past century.

PARLER DE FAIRE DES ENFANTS, UNE QUESTION VITALE*

Gilles HOULE
Roch HURTUBISE

Nous nous intéressons à la famille et à l'enfance comme catégories cognitives et catégories du sens commun du point de vue d'une sociologie de la connaissance. L'émergence de la catégorie «enfant» dans le discours populaire québécois constitue une mesure sociologiquement pertinente des transformations démographiques qu'a connues la société québécoise. L'analyse met en évidence le paradoxe suivant : c'est à partir du moment où l'on s'est mis à parler des enfants que l'on a commencé à en avoir moins. L'enfant pensé est devenu un choix. Nous avons retracé les manières de parler de la famille et de l'enfant dans divers matériaux : histoires de vie, autobiographies, entrevues et correspondances amoureuses, cherchant à repérer dans ces discours de sens commun la construction de l'espace et du temps de l'enfant et de la famille, et ses transformations au cours du dernier siècle.

Les démographes et autres trouveraient à coup sûr un grand intérêt à porter une attention plus grande aux relations sociales et économiques intra-familiales inhérentes aux divers modes de production et à examiner les effets des changements de ces relations sur la valeur des enfants.¹

John C. Caldwell,
Theory of fertility decline, 1983.

L'émergence de la catégorie «enfant» dans le discours populaire québécois pourrait bien être la mesure la plus exacte de la baisse de la natalité au Québec.

* Roch Hurtubise a bénéficié d'une bourse postdoctorale du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

1. Traduction des auteurs.

Autrement dit, et c'est ce paradoxe que nous nous proposons d'expliquer, c'est à partir du moment où l'on s'est mis à parler de l'enfance ou de l'enfant que l'on a commencé à en avoir beaucoup moins : l'enfance pensée est devenue un choix. Force est de constater qu'il y a eu changement dans les modalités de reproduction propres à cette société. Autrefois, les jeunes, amoureux ou pas, se mariaient, fondaient une famille et la jeune épouse était bientôt en « famille » ou selon une expression populaire encore plus précise : « elle était partie pour la famille ». Aujourd'hui, les jeunes amoureux se marient ou pas, décident qu'ils auront ou qu'ils n'auront pas d'enfant : pas maintenant, plus tard et peut-être jamais, pas beaucoup dans tous les cas. Voilà le chemin parcouru et ce qu'il reste à expliquer.

En sciences humaines, les recherches sur la natalité se sont développées suivant trois grandes orientations, démographique principalement, mais aussi sociologique et politique. Les mesures statistiques ne font pas défaut et démontrent à bon droit aussi bien l'ampleur que la profondeur du problème². Non seulement la fécondité varie-t-elle selon les périodes historiques, mais elle diffère aussi selon les classes sociales, les origines culturelles et les conditions socio-économiques (BOURGUIGNON, 1987). Par ailleurs, tous les énoncés politiques touchant la famille recèlent un natalisme plus ou moins avoué qui la définit aussi bien que le statut de la femme (DANDURAND, 1987; LE BOURDAIS, 1989). Nous avons tenté pour notre part d'aborder la question en tenant compte de la transition qu'a connue le Québec et cette fois du point de vue d'une sociologie de la connaissance.

Une rupture cognitive

Si révolution tranquille il y a eu, cette révolution aura aussi été cognitive ou épistémique. Bien avant les années 1960, la société québécoise avait commencé à changer et à être pensée autrement (DUMONT *et al.*, 1971, 1974, 1978, 1979), mais cette décennie marque une rupture dont les retombées sont clairement visibles³. Nicole GAGNON et Bruno JEAN (1975) l'ont observé dans la conscience historique des Québécois et des Québécoises et les catégories cognitives dégagées au terme de leur analyse d'histoires de vie révèlent une nouvelle construction de l'histoire où l'opposition « dans ce temps-là — maintenant » marque bien que la tradition n'a plus le dernier mot, que le temps social n'est plus le même. Le « feu l'unanimité » de Gérard PELLETIER a pour corollaire le passage du « nous » au « je » par lequel les Québécois et les Québécoises parlent d'eux-mêmes, d'elles-mêmes et de leur société. Il s'est opéré un processus social d'individuation, une redéfinition de cette société. Par-delà le « rattrapage » il se construit une société nouvelle dans la réalité sociale immédiatement vécue et dans les catégories cognitives qui en sont la définition.

2. Voir notamment « Sociologie des phénomènes démographiques », *Sociologie et sociétés*, 19, 1 : 201 p. ; et aussi CALDWELL et FOURNIER (1987).

3. Voir les bilans suivants : « Situation de la recherche 1962-1984 », *Recherches sociographiques*, XXVI, 1-2 et XXVI, 3, 1985; *Cahiers Canadiens de sociologie*, 12, 1-2, 1987; *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 26, 3, 1989.

Ce « nous » était constitutif d'une réalité sociale clairement définie ; le passage au « je » fait éclater cette catégorie et toutes celles dont elle était faite dans une réarticulation nouvelle. Dans l'un et l'autre cas, la question est la suivante : quel était l'espace de la famille et de l'enfance dans ce temps I et, par différenciation, quel est l'espace de la famille et de l'enfance dans ce temps II. Ce temps était construit « dans ce temps-là » et défini par la tradition. Cet espace aussi, croyons-nous, par ce « nous » dont les propriétés étaient celles-là mêmes des rapports sociaux caractéristiques de l'époque, c'est-à-dire de la tradition. L'espace du « je » est l'espace du temps présent, de ce temps II dont les propriétés sont celles des rapports sociaux d'aujourd'hui, beaucoup plus complexes.

Ces espaces-temps sont saisissables dans la réalité des rapports sociaux de cette société et des catégories cognitives qui les définissent. Le projet de sociologie de la connaissance que nous esquissons trop rapidement ici, vise à démontrer que la logique de ces catégories est celle d'une forme sociale de connaissance qui est la construction des rapports sociaux suivant ces catégories et une logique qui est sociale (HOULE, 1987 ; SABOURIN, 1989).

Il est possible d'analyser cet espace-temps dans les monographies notamment ou dans les travaux dont l'intention est largement descriptive. Si ces travaux sont plus rares aujourd'hui, il n'en demeure pas moins qu'ils font apparaître, surtout les plus anciens, que la famille occupe tout l'espace, dans ce temps I, sans que la réalité de l'enfance ne soit décrite à proprement parler. L'analyse qu'ils supposent relève de la sociologie de cette sociologie, voire de l'épistémologie⁴. Tel n'est pas notre propos, non plus que de traiter de la famille comme objet d'une sociologie spécialisée ; nous y reviendrons en conclusion. C'est la famille et l'enfance comme catégories cognitives et catégories du sens commun qui nous intéressent ici du point de vue d'une sociologie de la connaissance.

Nous avons retracé cette construction de l'enfant et de la famille et ses transformations dans des matériaux fort nombreux et de nature diverse. Qu'il s'agisse de correspondances amoureuses, d'histoires de vie, d'autobiographies ou encore d'entrevues, l'hypothèse méthodologique est qu'il s'agit bien là, suivant les périodes considérées, du discours tenu au sein de la société québécoise. La nature variée de ces matériaux est une preuve supplémentaire de la justesse de cette hypothèse si nous observons dans la logique sociale construite les mêmes régularités qui permettent alors d'expliquer la vie de cette société dans les rapports sociaux qui la constituent comme société particulière. Plusieurs publications illustrent la valeur de ce type d'analyse (HOULE, 1987 ; HURTUBISE, 1989 ; RAMOGNINO, 1983 et 1991).

4. Voir GÉRIN (1968), HUGHES (1972), MINER (1965) et MOREUX (1982). Les débats concernant la typologie de F. Leplay — famille patriarcale, famille souche et famille instable — sont de cet ordre ; le type quasi-communautaire défini par Léon Gérin (FALARDEAU, GARIGUE, GÉRIN, 1968) pour expliquer le cas québécois ne déroge pas à cette règle. Il faudrait débattre de ces types et de la méthode typologique elle-même.

Nous avons aussi observé ces manières de parler de l'enfant, des parents et de la famille dans des autobiographies de femmes sur lesquelles se sont penchées Denise LEMIEUX et Lucie MERCIER dans *Les femmes au tournant du siècle* afin d'y repérer les changements dans le cycle de la vie des femmes; dans un corpus de correspondances amoureuses (1860-1988)⁵ provenant principalement de fonds d'archives populaires québécoises (Le fonds Blondin de la Bibliothèque nationale du Québec et Le fonds «Cher Amour» du Musée de la civilisation) dont l'examen a permis une définition du rapport amoureux comme rapport social (HURTUBISE, 1989); dans l'histoire de vie d'Émilie analysée du point de vue de l'idéologie définie comme mode de connaissance (HOULE, 1979); et finalement dans des entrevues réalisées auprès de couples vivant en milieu urbain et présentées par Robert SÉVIGNY dans *Le Québec en héritage* (1979).

La genèse d'une catégorie sociale

Nous avons dégagé quatre étapes dans la construction sociale de l'enfant comme catégorie cognitive: une première qui s'échelonne de 1880 à 1930, une seconde de 1930 à 1950, une troisième de 1945 à 1970 et une dernière de 1970 jusqu'à nos jours. Cette périodisation découle non pas d'une grille d'analyse construite *a priori* mais de la cohérence même des matériaux, du découpage temporel que nous avons pu en tirer. Comme le lecteur pourra le constater, l'homogénéité des propos provenant de sources aussi diverses confirme à notre avis l'hypothèse formulée. Chacune des étapes ne correspond pas nécessairement à un seul modèle de construction sociale de la catégorie «enfant». Nous discuterons de cette question lors de la présentation du tableau synthèse.

L'enfant, un projet absent (1880-1930)

Parler de la construction de la catégorie «enfant» au tournant du siècle est un défi tant sa définition demeure problématique. Le découpage temporel proposé (plus de 50 ans) paraîtra trop large aux yeux de plusieurs; toutefois, il nous semble justifié par le fait que la catégorie «enfant» y est imprécise et ses pourtours définitoires difficilement identifiables. Divers éléments nous font conclure que cette catégorie était pratiquement inexistante dans le discours de sens commun. Pour identifier les traces des manières de parler de l'enfant, nous utiliserons dans un premier temps le corpus de correspondances amoureuses qu'a décortiquées Hurtubise et les autobiographies de femmes dépouillées par Lemieux et Mercier.

5. Le corpus analysé est constitué d'environ 2 000 lettres d'amour provenant de divers milieux socio-économiques et de diverses régions du Québec. Bien que la bourgeoisie soit surreprésentée dans ce corpus, les milieux populaires y sont présents comme le lecteur pourra l'observer dans plusieurs des extraits cités. La répartition du corpus selon les périodes est la suivante: 1880-1930, 187 lettres, 22 couples; 1930-1950, 839 lettres, 18 couples; 1950-1979, 643 lettres, 12 couples; 1970-1988, 156 lettres, 18 couples.

Les lettres d'amour de cette période utilisent le lexique de l'enfance presque uniquement pour parler de soi ou de son partenaire.

Mais je suis *un grand enfant* de parler ainsi.

Frédéric à Hermine, 1882/08/30.⁶

Chère enfant, comme je voudrais bien t'avoir près de moi pour prendre soin de toi! [...] Ne doute jamais un instant de *ton kid*.

Réal à Paquerette, 1932/05/26.

Les seules références aux enfants dans ces écrits sont de ce type: le *projet* des amoureux n'est pas un *projet d'enfants*. Qu'en est-il pourtant des parents? Curieusement, l'expérience amoureuse n'entraîne pas le passage, pour ceux qui s'aiment, de l'enfance à l'âge adulte: ils restent des enfants, redéfinis par leur intégration à une nouvelle famille.

Tu retrouveras en plus de ton amour qui attend avec impatience, un père qui remplacera le tien, une seconde maman qui te donne une bonne part de son affection, et une petite sœur qui aime à parler souvent avec toi!

Réal à Paquerette, 1932/05/26.

Dans ces histoires d'amour, les parents prennent figure d'intermédiaires, de médiateurs, de garants, et le consentement parental sera déterminant dans de nombreux cas. Plus encore, le projet amoureux est, dans sa nature même, familial puisque «la vie de famille» est l'aboutissement normal d'une relation amoureuse.

Plusieurs de mes camarades de pension ne parlent plus que de cela: se choisir un compagnon, un ange dans chaque cas, c'est entendu — et de goûter les plaisirs simples de *la vie de famille* dont nous disons tant de bien.

Frédéric à Hermine, 1883/06/29.

En fait, la relation amoureuse entraîne de nouvelles relations et de nouveaux échanges. Il s'agit donc d'un événement qui, loin de ne concerner que deux individus, met en cause deux familles, c'est-à-dire deux réseaux de parenté. On peut observer ce phénomène dans l'extrait suivant d'un père à propos du mariage de sa fille.

Le mariage de ma chère Hectorine avec votre fils *va resserrer entre vous et moi et entre nos deux familles des liens d'amitié* qui existent depuis plus d'un quart de siècle.

Le père d'Hectorine au père de Thomas, 1883/12/28.

Comme le souligne Denise Lemieux, l'expression qui désigne l'espace familial à cette époque est «chez nous»⁷, lieu de la famille élargie où se trouvent sous un même toit diverses générations. Par exemple, cette histoire d'une famille bourgeoise du début du siècle.

6. Les extraits des lettres ont été retranscrits sans modifications de l'orthographe, du style ou de la ponctuation. Les italiques sont de nous.

7. Sur cette question voir aussi, dans la littérature québécoise, l'analyse des thèmes de la famille et de l'enfance qui repose sur une problématique de ce «chez nous» comme culture de la nostalgie (LEMIEUX, 1984, p. 17-58).

Outre les onze enfants et les parents, il y avait toujours chez nous, alternativement ou ensemble, les grands parents maternels et deux tantes maternelles, qui ont habité presque toute leur vie avec la famille [...] En plus de ces adjonctions à la famille et des domestiques, il y a toujours eu dans notre entourage une parenté «flottante» qui trouvait asile sous le toit le plus vaste et le plus accueillant. Une cousine devenue veuve, une tante dont le mari devait entrer à l'hôpital, etc.

Renée Morin.⁸

Tout porte à croire que la relation parent-enfant n'a pas de statut particulier; elle se confond avec l'espace et le temps que constitue la «vie familiale». L'extrait suivant est particulièrement éloquent à cet égard.

Mon Thomas sera aussi bon mari qu'il a été bon fils. Au moment où une autre va prendre, dans ton cœur, la place qui m'a appartenu jusqu'ici, je sens le besoin de te remercier pour tout le bonheur que tu m'as donné et te dire combien j'ai été heureuse et fière d'avoir un si bon fils! [...] Ton affection, désormais, doit se reporter sur celle qui se donne à toi et je n'en suis pas jalouse.

La mère de Thomas à Thomas, 1884/01/08.

Toujours selon Lemieux et Mercier, même si la socialisation des jeunes filles consiste en une préparation aux rôles d'épouse et de mère, il leur est difficile de parler de l'enfant et de penser l'enfant; les enfants, devrions-nous dire, car le pluriel est alors de rigueur. Dans l'extrait suivant d'une autobiographie, une femme se rappelle son mariage, en 1912.

Nous souhaitions avoir *des enfants* et c'était si évident que nous n'osions le discuter entre nous. Qui aurait pensé autrement? Nous n'avions aucun moyen de remettre cela à plus tard, la venue d'un enfant. Aucun moyen, non plus, d'espacer *les naissances*. Pourtant, la vie nous habitait... et l'idée de refuser une naissance ne nous effleurait même pas.

Étiennette Bouchard-Pednault.⁹

On remarque le caractère «naturel» et inéluctable des enfants: ils sont en quelque sorte un don de la nature. La difficulté à dire l'enfant s'observe aussi dans d'autres discours de l'époque (LEMIEUX, 1984 et 1985). Ainsi, dans la littérature, les enfants n'ont pas de statut spécifique, ils ne sont pas considérés comme distincts et particuliers. L'histoire souvent racontée aux jeunes pour expliquer l'arrivée d'un enfant est significative de cette difficulté à dire. Selon le scénario le plus fréquent (LEMIEUX et MERCIER, 1989: 194-196), les sauvages apportaient le bébé, généralement sans prévenir et sans vraiment laisser de choix à la mère: elle se voyait contrainte d'acheter l'enfant et pouvait être battue si elle s'opposait à leur volonté. Cette version incroyable et spécifiquement québécoise de la légende de la cigogne propose une explication qui, bien que non religieuse, a toutes les caractéristiques de l'explication surnaturelle: les familles et les femmes ne décident pas du cours des choses, elles sont provoquées par une intervention extérieure. Qui plus est, cette manière de parler de l'accouchement semble subsister dans les conversations des enfants avec les adultes, faisant en quelque sorte office de code secret.

8. *Un bourgeois d'une époque révolue: Victor Morin, notaire, 1865-1960* (LEMIEUX et MERCIER, 1989, p. 227).

9. *Une femme blanche à la baie James: 1913-1916* (LEMIEUX et MERCIER, 1989, p. 168).

Je vien vous dire quelques mots pour vous dire que nous sommes tous en bonne santé. *Maman a acheté un gros garçon il pèse 8 1/2 lbs il ressemble à Pierre, il a une très bonne apparence de vivre.*
Nicole à sa grand-mère, 1927/10/11.

En somme, la reproduction dont il est ici question est celle de la vie familiale entendue au sens large, c'est-à-dire de l'ensemble des relations avec les parents, les frères, les sœurs et la parenté. La fluidité de la catégorie «enfant» dans le sens commun pourrait bien s'expliquer par la nature de cette vie familiale, dont le sens est donné par la tradition et où le projet des amoureux s'axe sur la continuité de la parenté. Lorsque le projet des amoureux existe, il se confond avec un projet familial plus large. L'espace social est celui de la famille élargie : hors de la famille, point de salut. Cet espace était absolu, ce temps-là aussi à vrai dire.

L'enfant, un don de Dieu (1930-1950)

Pendant les années 1930, on observe une mutation importante dans la connaissance de sens commun : la catégorie cognitive «enfant» y est observable dans une définition religieuse de l'amour, du couple et de la famille. Si à la période précédente les pourtours définitoires de l'enfant sont flous, voire absents, cette fois la catégorie se précise dans un contexte de transformation de la vie familiale et du bagage cognitif qui la définit. Pour identifier cette mutation nous aurons recours, en plus des matériaux déjà utilisés, à l'histoire de vie d'Émilie¹⁰.

Comme nous l'avons observé, l'amour n'est pas toujours à l'origine du mariage. Il est, bien sûr, impossible d'évaluer l'importance numérique des mariages d'amour et des mariages de raison¹¹, mais il existe visiblement des alliances qui se fondent sur les nécessités de la vie.

C'est cet homme que j'ai choisi pour époux ; je le connaissais très bien pour l'avoir vu agir plus d'une fois dans mon patelin. Pour nous, en se prenant pour mari et femme, il ne s'agissait pas évidemment d'un coup de foudre, mais d'un choix raisonnable et logique dans les circonstances [...] Nous étions fait l'un pour l'autre... donc pour nous marier.

Anette Lachance-Dallaire.¹²

Le «bon sens» voulait que les hommes et les femmes en âge de le faire se marient. Pour Émilie, le mariage se présente comme une affaire courante, une étape *normale* de l'existence. L'écart à la norme n'est justifié que pour des raisons exceptionnelles.

Puis, celles qui se mariaient pas, faut dire que c'était presque des exceptions, parce qu'elles avaient des parents malades, dont elles étaient obligées de prendre soin ; ou qu'elles souffraient de quelque infirmité ; ou elles-mêmes n'étaient pas de santé. Ca c'était presque la majorité de celles qui se

10. Émilie est née dans les années 1910 et est d'origine rurale. Une première analyse de son histoire de vie a été publiée (HOULE, 1979).

11. Comme l'observe Colette MOREUX (1982) dans des entrevues auprès de femmes, le mariage est un mélange subtil d'amour et de raison, même à l'aube de la révolution tranquille.

12. *De l'orphelinat au centre d'accueil*, (LEMIEUX et MERCIER, 1989, p. 142).

mariaient pas. Nous autres, on pensait que c'était une étape qu'il fallait absolument franchir à la vingtaine, là. Il fallait absolument qu'on se marie. Comme toutes celles de mon temps, j'ai franchi l'étape.

Émilie (6).

Les mariages n'étaient pas nécessairement «arrangés», mais la famille y jouait encore un rôle important d'entremetteur et de garant, cherchant à influencer le cours des choses. Émilie explique que son mari lui a été présenté par l'intermédiaire de son cousin. Le libre choix du conjoint prévaut dans la grande majorité des cas, que les motivations soient du domaine de l'amour ou de la raison. Si le mariage n'est pas simplement affaire de «contrôle» parental, il n'en est pas moins une affaire de famille. L'étape qu'il constitue est le préalable obligé de la suivante: la famille.

Mais fallait, quand même, c'était quand même quelque chose de sérieux, le mariage dans ce temps-là. Tout d'abord, parce que nos parents nous y préparaient en nous parlant de la famille. C'est la question de famille, dans ce temps-là. Fallait quand même être assez courageux pour envisager une famille dont le nombre X, le nombre d'enfants.

Émilie (6).

Dans cette société, le temps et l'espace de la nature définissent ce qui se passe dans la famille.

J'ai souvent porté mes petits aux champs comme les bêtes, pour cultiver le jardin ou faire la généreuse cueillette des fruits sauvages... Nous n'avons peut-être pas laissé de grands arpents de culture, mais nous avons cultivé comme on l'entendait: la culture de nos huit enfants... nous leur avons laissé notre foi enracinée telle que nous l'avions, la suite de notre langue et de nos traditions, et l'instruction, qui nous avait toujours manqué et que nous avions tant désirée.

Laurette Bouchard.¹³

En fait, il y a modification de ce que l'on entend par «famille^s»: d'un type élargi on passe à un type plus restreint désignant de manière plus immédiate les parents et les enfants. Lorsque les amoureux parlent de leur projet, cette transformation est notamment observable dans l'émergence d'un «nous» amoureux de nature divine jusqu'alors inexistant¹⁴. Dieu est à l'origine de l'amour et cet amour assure le salut éternel. L'expérience amoureuse est religieuse. De plus, ce «nous» révèle un processus d'autonomisation de l'espace des amoureux et signale l'existence d'un espace et d'un temps qui lui sont extérieurs. Sa nature est exclusive, il est en fait une entité autonome définie par une notion nouvelle, «le foyer».

Nous vivrons l'un pour l'autre et je vous promets que le bonheur régnera dans *le foyer* dont vous serez la maîtresse adulée.

Victor à Noëlla, 1931/06/27.

13. *Courtepointe d'une grand-mère* (LEMIEUX, et MERCIER, 1989, p. 239).

14. Pour la période 1880-1920, ce «nous» amoureux est absent des correspondances. Cela ne signifie pas qu'il n'existait pas; il se confondait croyons-nous avec la grande famille. Denise LEMIEUX, dans *Une culture de la nostalgie*, démontre comment le thème du «chez-nous» désignant la grande maison familiale est prépondérant dans la littérature québécoise de cette époque.

Oh il semble quant retournant à *notre foyer*, que sa va être, le renouvellement encore une fois, de ce beau jour, qui nous avais apportés tant de bonheur.

Charles à sa femme, 1938/05/04.

L'amour n'est plus aussi étroitement associé à la grande famille, il y a formulation d'un projet autonome, création d'un « foyer » : une famille distincte dont l'existence ne sera plus entièrement soumise à la tradition.

L'époux et l'épouse habituellement apportent à l'autel une âme très individualisée qu'ils se promettent de remodeler petit à petit au contact de l'un et de l'autre. Nous avons eu l'immense avantage de grandir ensemble et de nous façonner de manière à pouvoir mettre de côté toutes les mauvaises herbes. Voilà pourquoi dès les premiers mois de notre vie conjugale, un bonheur sans nom s'est établi au foyer. Comme j'ai hâte de reprendre cette existence où maintenant nous serons trois à percevoir le bonheur !

Rolland à Mariette, 1943/10/24.

Ces amoureux, mari et épouse¹⁵, séparés temporairement à cause de la guerre, s'écrivent longuement à propos de cette nouvelle étape de la vie familiale : devenir parents. Parents amoureux, foyer d'amour, enfants de l'amour sont autant d'éléments du grand projet des amoureux et le foyer en est la matérialisation. C'est aussi la construction d'un nouvel espace social, résultat des efforts et du travail des partenaires qui ont réussi à l'aménager.

Je sais que notre vie à deux dépendra, en partie, *des assises réelles et matérielles de notre foyer* ! Noëlla, je ne perds pas mon temps ! Soyez assurée que je fais tout mon possible pour atteindre le but visé.

Victor à Noëlla, 1932/02/02.

Quand je serai ta petite femme, je me blottirai dans tes bras et la douleur ne saura m'atteindre *je te bâtirai un nid* tel que tu ne saurais souffrir d'être mon prisonnier.

Léonie à Joseph Albert, 1936/05/17.

D'un projet d'amoureux qui se confond avec la grande famille, nous sommes donc passés à celui de fonder un foyer, c'est-à-dire « avoir des enfants » dans un lieu qui leur soit propre, dans un temps et un espace social où ils prennent peu à peu leur place.

Maintenant, pensez-vous comme nous serions heureux dans un beau petit foyer ? [...] Nous parlerons d'avenir et aussi de nos chers petits, lesquels seront à venir [...] si nous sommes bien affectueux !

Victor à Noëlla, 1932/02/03.

Lorsqu'on parle d'avoir des enfants, le pluriel est toujours de rigueur, et le projet infère un temps à venir et à planifier.

Ainsi notre marmot ne sera jamais un fils unique. Il aura des frères et des sœurs pour partager son bonheur. Mais pour ce qui est de notre conduite, il faudra espacer les naissances et avoir les moyens de se procurer de l'aide. Ce vil métal entre en jeu infailliblement. L'ambition devra donc toujours être le partage de nos jours.

Mariette à Rolland, 1943/10/27.

15. Dans l'ensemble du corpus de correspondances amoureuses, les lettres des gens mariés sont peu nombreuses. Généralement on s'écrit jusqu'au mariage pour cesser ensuite.

L'importance de ce « vil métal » est telle comme on le verra, que bientôt ce désir deviendra aussi un choix. Pour l'instant, l'enfant participe encore de la tradition et de la grande famille dont il assure la continuité mais aussi, et tout à la fois, du foyer nouveau. Le changement est marqué : l'enfant ressemble moins à la famille qu'à la relation amoureuse et aux amoureux dont il est l'expression. Le « nous » utilisé pour le désigner confirme l'autonomisation de la famille : non seulement est-il l'expression de l'amour des conjoints, il est leur projet et il a sa personnalité propre.

Sa personnalité aura à se développer petit à petit pour arriver à l'âge adulte et devenir ce qu'il est, mais je ne crois pas qu'il connaisse jamais plus une telle beauté native, une telle ressemblance avec Jésus.

Rolland à Mariette, 1943/10/04.

Dans cet espace conçu en y incluant des enfants, la femme occupe une place centrale : elle est « l'âme » ou encore « l'ange » du foyer. Le « foyer » renvoie en fait à la vision religieuse de la vie familiale. Il faut souligner que la période 1920-1950 se caractérise par une explosion de discours religieux sur la vie quotidienne et la famille¹⁶. L'origine de l'amour est religieuse, les amoureux se rencontrent « grâce à Dieu » et, comme le souligne Émilie, on a les enfants que Dieu veut.

Bien, on nous enseignait que, on avait les enfants que le Bon Dieu voulait, qu'on devait pas refuser la famille, qu'on savait pas le nombre d'enfants qu'on pourrait avoir, que c'était ce que le Bon Dieu voulait. Ca, c'est ce qu'on croyait évidemment ! Alors, je me suis mariée avec cette... comment je pourrais appeler ça, cette psychologie là de dire : je vais devenir enceinte et puis après un, ce sera un autre. Faut que j'accepte quand même tous les enfants que le Bon Dieu me donnera.

Émilie (11).

On a les enfants que le Bon Dieu veut, on accepte les enfants que le Bon Dieu donne. Le foyer est à la mesure du mystère chrétien : il est la réalisation de l'amour divin et de

16. Le congrès des Semaines sociales du Canada porte en 1923 sur la famille, en 1940 sur le chrétien dans la famille. Les mouvements militants religieux, la Jeunesse Ouvrière Catholique (J.O.C.), la Jeunesse Étudiante Catholique (J.E.C.) et la Jeunesse Indépendante Catholique (J.I.C.), sont particulièrement actifs et organisent des rencontres et des débats sur des thèmes variés relatifs à la famille. De ces initiatives naîtront les cours de préparation au mariage à la fin des années 30. Dispensés par le clergé, avec la collaboration de laïques, ils visaient à former les jeunes amoureux au mariage chrétien qui « consiste en l'union de l'homme et de la femme en vue de la procréation des enfants et du support mutuel des époux » (Côté, 1950, p. 51). La popularité de cette formation au mariage fut importante et en dix ans elle ne cessera de s'accroître. Marcel Côté note dans son bilan de cette expérience en 1950.

Voilà donc, disons, trente-cinq mille nouveaux foyers où soit l'un des époux, soit les deux, se sont engagés dans le mariage en pleine connaissance de cause, conscients de la grandeur de leur nouvel état de vie et de ses responsabilités.

L'information porte sur plusieurs thèmes : le bonheur, la célébration du mariage, l'administration financière du foyer, l'hygiène, les droits et les devoirs des époux. Ainsi se juxtaposent une formation religieuse (le mariage est un projet chrétien) et une formation humaniste qui met l'emphase sur la connaissance du conjoint, de sa personnalité, mais aussi sur l'amour humain comme transposition de l'amour divin.

l'amour humain quand il est chrétien¹⁷, les enfants étant l'expression de cet amour.

Nous serons fort dans les épreuves et nous partagerons joies et succès et plus tard nos enfants pourront dire « nous avons les parents les plus heureux qui soient » et alors tous les deux nous aurons accompli notre devoir et serons prêt à se présenter devant le souverain Juge.

Henri à Danielle, 1947/08.

Avoir des enfants consiste à en prendre soin, à les bercer et à les nourrir. La tâche est lourde et les filles en âge d'aider seront souvent mises à contribution. Elles sont alors selon l'expression populaire le « bras droit de la mère ». De plus, l'organisation du travail exige à l'occasion, le recours à la famille élargie. Comme l'explique Émilie, après la naissance de ses enfants, la présence de sa mère était importante, tant pour prendre charge de ces derniers que pour s'occuper d'elle-même.

Après l'accouchement, on avait le bébé à la maison. Il fallait que, maman qui était assez en santé, prenne soin de l'enfant, pis de nous autres au lit, pis, pis à part de ça, le reste de la famille.

Émilie (17).

Il ne suffit pas cependant de nourrir et de soigner les enfants, il faut aussi les discipliner. La religion y contribue. Ce support divin aux compétences parentales sera aussi précieux pour soigner les enfants lorsqu'ils seront malades. Par ailleurs, dire de l'enfant qu'il est un don de Dieu, c'est affirmer qu'il appartient d'abord à Dieu : ainsi, on dira d'un enfant décédé que Dieu est venu le reprendre. Dans des circonstances particulières, ce don s'accompagnera d'un contre-don : une mère offre sa fille guérie à la Sainte Vierge.

En reconnaissance de sa guérison, je la consacrai à la Sainte Vierge que j'appelais sa « matrone » au lieu de patronne. C'était une pratique fréquente à l'époque (1945). Superstition ou acte de foi ? Qu'importe ! Je le fis simplement et je teignis en bleu tous ses vêtements. Je savais bien que les excellents soins professionnels qualifiés l'avaient sauvée d'une mort certaine, mais je ressentais aussi que les prières qu'en mère éplorée, j'avais adressées [...] avaient été exaucées.

Simonne Monet-Chartrand¹⁸ (T. 2, p. 238).

Au sein du foyer, le rôle de chacun est défini, que ce soit la place de l'homme ou celle de la femme auprès des enfants, selon une division sociale du travail et une hiérarchisation sociale explicites.

17. Lors d'un congrès des Semaines Sociales du Canada, sous le thème *Le foyer base de la société*, Gonzalve POULIN, alors directeur de l'École de Service social de l'Université Laval, décrit le foyer chrétien comme suit. Nous sommes en 1950.

C'est le mariage qui fonde le foyer et l'établit dans un état de caractère surnaturel et orienté vers la poursuite d'une fin religieuse. Le sacrement du mariage lie les membres du foyer par une sorte d'alliance surnaturelle qui leur confère une place marquée dans le corps mystique. En s'unissant en vue de la propagation des hommes, l'époux et l'épouse ne se consacrent-ils pas à l'œuvre de Dieu, à l'extension de son royaume dans la création ?

En effet, Dieu intervient surnaturellement dans l'union de l'homme et de la femme par l'institution du sacrement de mariage. Il intervient encore dans la génération des enfants pour compléter la fécondité des parents. Les parents ne peuvent réaliser la première fin de la famille que comme instruments de Dieu. C'est Dieu qui fonde le foyer chrétien par l'intermédiaire de la volongé des époux. (Gonzalve POULIN, 1950, p. 40.)

18. *Ma vie comme rivière, 1939-1949*, (LEMIEUX et MERCIER, 1989, p. 254.)

Mon vœu le plus ardent est que tu reviennes au plus tôt et reprennes les guides de notre foyer. Nous avons tous les deux besoins d'un maître pour nous tracer la route qui mène au vrai bonheur. [...] Reviens, mon chéri, ta présence m'est indispensable.

Mariette à Rolland, 1943/08/28.

Cette division du travail est familiale et sociale. Les normes sont strictes, on ne supporte guère les écarts de la nature, il faut « faire ses neuf mois ».

Écoutez, l'inquiétude qu'on avait dans le temps. C'était de faire nos neuf mois pour donner naissance à notre premier enfant. Que si, réellement, par pur accident de la nature, une femme accouchait à huit mois, vous savez ce qu'on disait, que c'était une fille de mauvaise vie, et qu'on s'était marié enceinte. On était marqué pour tout un règne et même nos enfants pouvaient avoir un peu d'hérédité de ça.

Émilie (7).

Si le temps de la nature est bien compté et les écarts à son égard mal considérés, il semble que la réalité de la nature soit connue dans les limites d'une culture qui se l'est trop peu appropriée.

[...] ce qui était à la mode dans ce temps-là, qui est un moyen anticonceptionnel, c'était de nourrir nos bébés. C'était à peu près la seule méthode anticonceptionnelle qu'on avait. Ils nous conseillaient, mais c'était pas toutes les femmes qui pouvaient éloigner la famille comme ça. Parce qu'il y avait des femmes qui étaient capables de nourrir leur bébé ; d'autres étaient pas capables de le faire, parce que leur santé, mal dans le dos ; leur lait convenait pas à leur bébé, il était tannant. À ce moment là, si le bébé profitait pas ou si le bébé était tannant, alors, le médecin disait : laisse-le. Prenez du lait de vache. À ce moment-là, moi je savais que le moment suivant, on redevenait enceinte, quoi ! [...] Pis évidemment, on tendait le dos. On n'avait pas d'autre chose que d'accepter une nouvelle grossesse.

Émilie (18).

Qu'ajouter à propos de ces maternités ? Des questions : comment décider de ce que l'on ne connaît pas ? comment choisir ce que l'on ne contrôle pas ? Dans l'ordre de la nature bien sûr et non dans celui d'une culture dont l'origine et le terme sont surnaturels.

À cette période, la catégorie cognitive « enfant » se définit, son statut culturel se précise¹⁹. L'émergence de la catégorie « enfant » dans la connaissance de sens commun s'accompagne d'une mutation de la famille et du sens qu'on lui donne. Si on identifie toujours la reproduction de la vie à celle de la famille, la vie familiale est plus immédiate, davantage celle des parents et de leurs enfants. Elle s'inscrit dans un espace spécifique, le « foyer », qui est à la fois le résultat du travail des amoureux, maintenant devenus mari et femme, et de la définition chrétienne de l'organisation familiale. Le temps, nous l'avons vu, est religieux. Les enfants sont l'expression de l'amour, c'est-à-dire la réalisation d'un projet amoureux quant à l'aménagement d'un

19. Cette observation confirme ce que LEMIEUX et MERCIER ont observé.

Si la diffusion d'une culture moderne de l'enfance s'affirme en certains milieux dès le XIX^e siècle, à travers les jouets, les livres, ce n'est qu'assez tardivement que l'on voit apparaître, dans nos documents, des associations explicitement vouées à l'éducation des enfants ou aux loisirs de la jeunesse. À la fin des années vingt, on mentionne la goutte de lait, puis dans les années trente, l'Unité sanitaire, destinée à améliorer les soins aux bébés. Ce n'est qu'après 1940 qu'apparaît l'École des parents où l'on discute ouvertement de la contraception et de psychologie de l'enfant (LEMIEUX et MERCIER, 1989, p. 258).

espace dont ils assurent la légitimité et la pérennité. C'est le temps de cette vie et son espace aussi est religieux. L'enfant occupe le centre de cet espace, on parle du foyer dans l'espoir d'être parent, de « fonder » une vraie famille. Cette mutation du projet des amoureux et de l'organisation spatiale de la vie familiale s'accompagne d'une transformation du temps de celle-ci (de son histoire) dont le sens est désormais religieux. Avoir des enfants, c'est respecter la volonté de Dieu, ce qui permet de faire, dans le meilleur des cas, un saint mariage, de fonder une famille chrétienne et d'assurer le salut éternel. Le rôle des parents et principalement de la mère est de nourrir, soigner et discipliner les enfants afin de les préparer à la vie familiale : la fille sera le bras droit de la mère, le fils, celui du père et son remplaçant. On observe aussi une première définition explicite des rôles au sein du foyer, le père est le maître, la mère, l'âme et l'enfant, un don de Dieu. Les amoureux ont enfin leur espace, ce temps est béni, éternel, comme le sera leur amour.

L'enfant, une catégorie changeante (1945-1970)

Cette troisième étape se caractérise par un chevauchement entre les modèles déjà identifiés et par une nouvelle vision de l'enfant, du couple et de la famille. Ce qui la distingue particulièrement des précédentes, c'est le passage d'une explication religieuse à une explication profane qui met l'accent sur le pouvoir des parents, sur leur capacité de choisir et de contrôler leur existence. Les enfants avaient déjà un statut culturel, il sera maintenant redéfini. Auparavant, leur venue marquait une étape naturelle de la vie : la fécondité était, dans une large mesure, indépendante de la volonté humaine et tout se passait comme si les individus n'y pouvaient rien, comme s'ils étaient appelés à s'aimer, à se marier et à fonder une famille. Durant la période 1945-1970, apparaît l'idée du contrôle et de la maîtrise de la vie.

Ce contrôle de la vie est notamment observable dans le choix du conjoint : le bonheur personnel et la liberté individuelle deviennent la nouvelle norme. L'amour est une affaire personnelle. Il y a appropriation profane de l'amour, passage d'une construction surnaturelle et religieuse à une construction sociale où les rapports entre humains sont au premier plan. On voit s'installer une distance entre le « nous » des amoureux d'une part, la religion et la parenté de l'autre. Cette concentration sur soi, comme nous le verrons, marque une rupture avec le temps et l'espace familial des périodes précédentes.

Nous allons tous les deux vivre l'un pour l'autre, mais il faudra surtout que nous vivions tous les deux ensemble pour les autres. Parce que tu vois mon nounours, nous allons être tellement heureux d'être enfin tous les deux seuls, que nous allons peut-être être portés à vivre égoïstement, seulement pour nous deux.

Ginette à Vincent, 1965/03/02.

De quels « autres » s'agit-il ? Que signifie vivre l'un pour l'autre et vivre tous les deux ensemble ? Si jusqu'à maintenant la reproduction de la vie sociale s'identifiait à la reproduction de la vie familiale, désormais il y a, pour ainsi dire, de la vie à l'extérieur de la famille.

D'une vie familiale unique on passe à une vie familiale plurielle, à l'émergence de vies parallèles dont la famille sera, ou non, le principe d'intégration: vie personnelle, vie familiale, vie de couple et vie de travail. Les caractéristiques de chacun des partenaires se transforment considérablement tout comme la relation et le projet des amoureux. Le résultat de l'amour est l'épanouissement personnel.

Dans les périodes précédentes, les individus se définissaient d'abord du point de vue de la parenté, puis de la religion; cette fois les amoureux se veulent des êtres autonomes et uniques. Les notions de caractère et de personne dominant et la représentation du développement personnel s'exprime dans une prise de conscience de soi comme homme ou comme femme. Qu'advient-il du projet des amoureux? Dans quel temps et dans quel espace sommes-nous? Il se prépare: il a maintenant quelque chose de cumulatif, d'«amassable». La référence à la parenté n'existant plus, il faut s'en donner une. À défaut de reconnaître la tradition, il faut s'en inventer une.

Nous nous retrouverons dans notre nid d'amour très bientôt chéri et ce sera une nouvelle vie qui commencera pour chacun de nous. *Il faut bien s'y préparer*, j'ai commencé un petit peu. *Il faut se ramasser du courage, de la compréhension et beaucoup de différentes choses*. Les bases de notre bonheur ne seront jamais assez solides.

Henriette à Jacques, 1947/01/20.

Le sens que les conjoints donnent à leur projet de vie est révélateur du processus d'autonomisation autant que des nouvelles formes sociales de l'amour. On passe du «foyer» à la «maison», la femme s'y installe et l'installe. Cet espace devient explicitement féminin.

En attendant mon amour, je préfère demeurer ici pour apprendre le plus possible *la besogne de la maison*, bien que je serais très tentée de vivre à Québec.

Lise à Robert, 1950/03/13.

Mais j'aime le travail *de maison*, j'y mets tout mon cœur, et tu sais quoi, mon nounours? L'an prochain ta petite fanfan va être toute prête, sur toute la ligne, à tous les points de vue, pour devenir ta femme.

Ginette à Vincent, 1965/06/17.

Les enfants, toujours aussi nombreux (au moins comme projet), sont au cœur de cette maison, version psychologique du foyer. Les amoureux s'y voient à nouveau re-définis: papa et maman, homme et femme.

Mon nounours, j'ai bien l'impression que tu vas faire le meilleur papa de la terre. Et moi je vais essayer d'être la meilleure maman du monde, et tu vas voir, ils vont être heureux, nos petits «flots». J'ai tellement hâte que nous ayons des enfants, mon nounours — tu sais aujourd'hui ça nous semble loin, mais tu vas voir, ça va aller vite.

Ginette à Vincent, 1965/01/28.

Lorsqu'il s'agit de parler famille, je croyais avoir la palme. Quelle ne fut pas ma surprise de voir que j'étais battu. [...] Il nous faudra attendre d'avoir la nôtre. Je ne sais pas, mais il me semble que j'ai la frousse, à la pensée de voir dix ou onze marmots crier après moi ou ma femme.

Charles-Henri à Suzanne, 1955/01/27.

On valorise l'expérience du couple et le mariage est pensé non plus seulement selon les cours de préparation mais aussi à l'aide d'ouvrages de psychologie qui sont de véritables guides de la vie amoureuse.

De ces temps ici je suis à lire le Secret du bonheur conjugal — Pourquoi donc Albert c'est un secret ?
Quand est ce que tu vas me dévoiler ce beau secret. Je te promets de ne pas le dire a personne.

Lucille à Albert, 1950/07/22.

La sexualité est l'un des thèmes dominants dans ces guides. La famille et l'Église se voient contester le monopole de la formation à la vie conjugale. Dans l'extrait suivant, on observe ce bouleversement des comportements et des valeurs : on aura les enfants qu'on veut, certes, mais pas dans n'importe quelles conditions, et s'il est impossible de décider entièrement des circonstances de leur naissance, il est possible de décider des naissances elles-mêmes.

Je t'aime trop, mon nounours et je voudrais que nous puissions nous épouser tout de suite et vivre ensemble tout de suite. Mais nous n'avons pas un sou, nous n'aurions pas quoi vivre.

C'est ce qui me fait peur surtout, mon nounours : nous sommes prêts à être des amants mais nous ne pouvons, nous ne devons pas encore être des parents.

Ginette à Vincent, 1965/10/13.

Cela vaut aussi pour les enfants nés hors mariage. Le sujet demeure pourtant encore délicat. C'est un peu comme s'ils étaient hors du temps, comme s'il n'y avait pas encore vraiment d'espace pour eux. « Se marier obligé » était en fait fort mal vu à cette époque. On finira par les admettre, mais dans quel espace ?

Passons à la famille. Tu ne sais peut-être pas que j'ai un autre neveu né en dehors du mariage. Il a cinq ans et demi et s'appelle Éric. J'ai l'intention d'aller le voir à Noël. La compréhension dont tu as fais preuve en ce qui concerne les divisions de ma famille me laisse espérer que cela ne sera pas une raison de me dire non.

François à Pierrette, 1958/11/14.

La sexualité n'est plus uniquement associée à la procréation, au devoir et au destin ; on parle du désir, du plaisir et de la jouissance. La culpabilité, toujours présente, n'est plus seulement religieuse. Se maîtriser soi-même ou maîtriser l'autre renvoie en fait au contrôle même d'une sexualité que l'on commence à nommer explicitement.

J'ai hâte à la fin de semaine prochaine, et j'espère que nous allons être capables de nous parler un peu, d'échanger — à d'autres points de vue que dans le domaine physique, sensible. Depuis samedi, j'ai encore une frousse, une crainte que cela empiète sur tout le reste. Et je ne serais pas heureuse si notre amour devait se limiter ainsi. Je voudrais, et je suis sûre que c'est aussi ce que tu désires, que notre amour, nous le réalisions sur tous les plans.

Ginette à Vincent, 1965/03/30.

Réaliser son amour sur tous les plans, c'est se réaliser sur tous les plans : vie personnelle, vie de couple, vie familiale et vie de travail. Pour ce faire, il faut prendre maison : amour et enfants demeurent indissociables, mais ceux-ci deviennent l'expression et peut-être même la condition ou la preuve de l'amour. Ne pas avoir d'enfant peut en effet vouloir dire qu'il n'y a pas d'amour entre les conjoints.

Pense dont si nous aurons des beaux enfants car il paraît que lorsque les parents s'aiment beaucoup cela fait des enfants forts. [...] Quand je pense qu'il y a des couples qui ne désirent pas d'enfants je me dis qu'ils ne doivent pas s'aimer, car c'est le complément de l'amour.

Thérèse à René, 1952/06/25.

Dans le cas d'infertilité, le mariage pourrait être remis en question. L'enfant est le « fruit » de l'amour et du labeur: désormais « avoir des enfants » signifie « faire des enfants » comme le dit bien l'expression populaire. Cela n'est possible que dans un environnement favorable où comme nous le verrons, ils seront « élevés » ou « éduqués » selon les cas.

Cet enfant sera aimé et il ne faut pas qu'il soit élevé dans le monde faux dans lequel nous avons été élevés. Je crois que ce sera possible car nous le voulons et le pouvons. J'ai hâte car cet homme ou cette femme on commence à peine à le construire. C'est fascinant hein. Construire des élus humains pour les lancer dans la vie grâce à l'éducation que nous lui donnerons.

Vincent à Ginette, 1966/01.

Enfants de l'amour, enfants qui permettent la réalisation de soi et la création d'une maison dans une société où, nous l'avons vu, les visions traditionnelles ne sont pas complètement disparues. Émilie raconte ces changements, cette transformation des sociabilités qui rend la vie de moins en moins familiale. Par suite d'une nouvelle division sociale du travail, les femmes ne sont plus confinées à l'univers domestique; ce serait là l'explication de cette transformation de la vie familiale,

La femme aujourd'hui, elle peut être député, elle peut être ministre. Elle peut être premier ministre si ça convenait. Elle peut être médecin, elle peut être avocat, elle peut être tout. Pendant qu'autrefois, la femme c'était au foyer, avec les enfants, à l'éducation de ses enfants et le mari coopérait, mais tout en gagnant la vie d'une autre façon.

Émilie (31).

voire la fin de la famille.

Je dis qu'une femme au travail, qui a de jeunes enfants, c'est encore un moyen de détruire la famille.

Émilie (31).

Si Émilie avait révisé les façons de faire en ce qui concerne le libre choix du conjoint pour ses enfants, son point de vue n'est pas moins clair quant aux transformations actuelles et au sort réservé à la famille et, particulièrement, aux relations parents-enfants.

Il me semble qu'il y avait plus de sympathie de la parenté. Il n'y a plus d'esprit de famille. Aujourd'hui, moi, je déplore ça, qu'il y ait moins d'esprit de famille. Les enfants, quand ils arrivent très jeunes, commencent à s'évader du foyer très jeune. D'abord, ils commencent à la maternelle, c'est tout jeune. Ensuite, c'est les terrains de jeux, l'été. Où les enfants apprennent à s'amuser loin du foyer.

Émilie (13).

Cette critique met bien en relief les composantes essentielles de cette nouvelle période où se manifestent aussi bien l'indépendance des enfants que l'indépendance des parents. Plus largement, il est possible maintenant d'apercevoir les composantes de la transition en cours: à la relation de parenté élargie succèdent des relations de couple, des relations familiales plus étroites, des relations personnelles et des relations de

travail. C'est la forme première, pour ainsi dire, de nouveaux rapports sociaux dont les propriétés apparaissent et commencent à être construites. Un espace nouveau s'instaure, extérieur à la famille de même qu'un temps, qu'une multiplicité de temps sociaux, diraient les historiens, qu'il reste à s'approprier.

L'enfant, un choix (1970 à nos jours)

Le Québec a changé. La transformation de cette société prend tous les caractères d'un changement global. Pourtant, cette période n'est pas faite uniquement de ruptures. Comment expliquer ces mutations? Tout changement est contestation et remise en question de ce qui était en place et le cas québécois ne fait pas exception. Quelles sont les voies nouvelles, les possibilités offertes hors du modèle traditionnel? Pour analyser cette transition et rendre compte de sa complexité, nous avons distingué deux moments qui nous ont permis d'identifier au terme de l'analyse les tendances les plus marquées. Comme nous le verrons, la transition est ici différenciation, c'est-à-dire genèse de tendances qui donnent lieu à des modèles nouveaux. Au début de la période, se manifeste la contestation des définitions religieuses du couple, de la famille et de l'enfant; à partir de 1980 nous pouvons entrevoir ce qui serait selon nous la tendance extrême de ce processus.

1. *Une question de psychologie et de pédagogie*

Les « tensions » et les « contradictions » entre la tradition et la modernité, entre le « ce temps-là » et « maintenant » ne traduisent pas, à notre avis, le passage d'un type familial A à un type familial B. La transition observée, beaucoup plus complexe, est celle de l'éclatement de la tradition et de l'émergence de plusieurs types en voie de différenciation sur la base de modèles antérieurs qui peuvent être tout simplement reconduits.

Pour illustrer ce processus de complexification et de différenciation de la vie familiale, nous nous servons cette fois d'entrevues avec des familles montréalaises présentées par Robert SÉVIGNY (1979) dans *Le Québec en héritage*²⁰. Nous avons retenu deux familles²¹ où l'on peut observer ces phénomènes, notamment l'évolution de la catégorie « enfant » dans la connaissance de sens commun. Nous passons d'une construction relativement homogène avec les notions de famille, de parenté et de religion à l'émergence de définitions nouvelles de types psychologique et

20. Ouvrage publié dans le prolongement de la grande recherche dirigée par Lamarche, Rioux et Sévigny (1973).

21. Nous n'avons pas retenu la troisième famille (Louise et André) de milieu populaire. En fait, dans ces entrevues la construction traditionnelle de la catégorie enfant nous semblait largement reconduite, bien qu'on ait pu saisir les difficultés de survivance et les contradictions avec les définitions modernes de l'enfant.

22. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages du livre de Robert SÉVIGNY (1979).

pédagogique. Dans ces familles, la parenté, la religion, la psychologie et la pédagogie sont autant de points de vue qu'on jumelle pour parler de l'enfant. Parfois complémentaires, parfois contradictoires, ils sont néanmoins articulés, le singulier étant désormais de rigueur, puisque même si on a plusieurs enfants, on insiste toujours pour dire qu'ils se distinguent, que chacun a son caractère propre. Les deux familles retenues sont comparables sous plusieurs aspects : trois enfants dans chacun des cas et tous nés aux environs de 1960 ; des couples près de la quarantaine au moment des entrevues, en 1970 ; vivant en milieu urbain (Rosemont dans un cas, Outremont dans l'autre) ; les femmes à la maison et les hommes au travail.

Le cas de Claire et Gilles

Claire et Gilles habitent le quartier Rosemont, ils ont deux filles de 3 ans et 7 ans, et un garçon de 12 ans. Claire explique que « sa » famille occupe une place centrale dans sa vie.

C'est le complément de la vie d'une femme. Je ne me serais pas mariée, pas d'enfant. C'est normal. Une femme en a besoin, c'est mon cas, d'avoir des petits à s'occuper.

Claire (18).

J'ai à peu près juste la famille. Disons, je suis avec ma famille tout le temps. Je suis entourée de ma famille, mon mari, mes enfants, mes parents les plus proches. C'est très important parce que je n'ai pas de vie à part ça. C'est à peu près la seule vie que j'ai...

Claire (22).

Lorsqu'on demande à Gilles de nommer les étapes les plus importantes de sa vie, il répond :

Mon mariage qui m'a permis de me « compléter », de réaliser mon désir d'avoir des enfants et d'avoir une vie familiale.

Gilles (67).

Ils voient souvent la famille en opposition à celle de leurs parents. Claire explique que son savoir-faire de parent lui provient de plusieurs sources.

De mon expérience, des livres que j'ai lus. De d'autres mamans aussi : quand on parle des enfants, on voit différentes façons d'éduquer leurs enfants. Et l'expérience personnelle : quand on a des enfants, on voit selon leur caractère, la façon de les éduquer.

Claire (18).

Cette rupture entraîne une nouvelle définition du rôle des parents : là où on élevait les enfants, maintenant on les éduque.

J'emploierai pas les mêmes façons de voir les choses que ma mère... pour reprendre un enfant, *pour l'éduquer* [...] C'est différent parce qu'on vit dans un autre monde, dans un milieu différent. Les principes de base sont toujours les mêmes dans tous les milieux. Mais pour ma mère, être poli, c'était se taire. *J'éduque pas mes enfants comme ça* [...]. *Je trouve qu'on a été élevé trop sévèrement, c'est pas mieux.*

Claire (19).

Éduquer consiste à assurer le développement personnel qu'on observe et qualifie. On en remarque les signes et les étapes: après l'enfance vient l'adolescence. Les expériences qui caractérisent ces étapes sont aussi extrafamiliales.

Leur mentalité change. Mon fils a douze ans. Depuis un an il a changé beaucoup physiquement. Mais aussi sa façon de penser a changé. Il prend un peu plus de responsabilités. Par contre, il est un peu impatient. C'est le phénomène de l'adolescence [...]. C'est une enveloppe qu'on se débarrasse pour en prendre une autre. Avec les années, les enfants étudient, prennent plus d'expérience de la vie. C'est avec cette expérience qu'ils acquièrent *un peu partout*, qu'ils deviennent adultes...

Claire (19).

Éduquer des enfants signifie leur permettre de se développer en s'exprimant. Liberté de penser, liberté d'expression mais aussi liberté d'action.

Si mon fils veut faire un technicien, on le poussera pas à être avocat ou médecin, bien que ça nous plairait.

Claire (27).

Les enfants sont libres de faire leurs propres choix et les parents ont le rôle de les informer, de leur donner les connaissances qui leur permettront de faire le bon choix.

Dans notre temps [...] c'était beaucoup plus caché. Il ne faut pas dire à un enfant qu'il ne peut pas le faire, il faut lui dire pourquoi. Si on met une simple contradiction, comme on nous le faisait, on court des chances qu'il passe à côté. Il faut essayer de donner des raisons, d'expliquer pourquoi on pense que ça ne devrait pas être fait, de leur donner la liberté d'agir selon leur conscience...

Gilles (21).

Le sens de la vie était autrefois religieux, il est devenu une affaire personnelle, objet d'un choix.

Actuellement tous mes enfants pratiquent assez régulièrement et je crois qu'ils sont sincères. Ils ont la conviction de faire ce qu'ils doivent faire. J'essaie de ne pas trop leur imposer mes idées dans le domaine de la religion. Je leur parle tout de même assez souvent de la nécessité de pratiquer pour un croyant. Je ne vois pas pourquoi ils se comporteraient de façon différente une fois devenus adultes: quand on est convaincu, on ne change pas radicalement.

Gilles (46).

Là où les rôles étaient strictement définis et indiscutables, s'établit maintenant la communication, voire la négociation.

Faut pas que les enfants craignent trop leurs parents, qu'ils puissent parler sans se faire crier par la tête ou être punis [...] Jamais pouvoir discuter, c'est pas bon. Ici le garçon a le droit de dire ce qu'il pense; après on lui dit ce qu'on pense. Maman tolérait pas qu'on s'exprime, qu'on la contrarie. C'est pas correct.

Claire (19).

Les relations parents-enfants deviennent des relations de «communication». Il y a une période de la vie où il convient d'avoir des enfants, celle où l'on peut se comprendre. Il ne faut donc pas attendre d'être trop vieux.

Je ne veux pas avoir d'enfant quand je serai trop vieux. Et je calcule que je suis assez vieux. Si on est rendu à 40-42 ans et qu'on a un bébé, quand cet enfant va avoir 17-20 ans, moi je vais être rendu à soixante. On est dans un autre monde complètement à part [...]. Tout jeune, c'est moins pire, mais quand les jeunes atteignent l'adolescence, s'il y a une grosse marge (entre les parents et les enfants), il y a un gros fossé qui se creuse.

Gilles (34).

Si autrefois les relations étaient familiales avant d'être filiales, maintenant elles sont d'abord filiales. Voilà l'espace social de la vie familiale. Son temps, comme nous le verrons, est fini, délimité, comme cet espace. Celui-ci est désormais nettement plus circonscrit et il paraît clair qu'il existe un espace social plus vaste au sein duquel se situe la famille. La communication, la discussion sont la base même de l'éducation des enfants et de ce que devient la société québécoise. Éduquer signifie en fait préparer à un projet, à un idéal, qui est social mais qui se formule désormais d'un point de vue individuel. Travail, réussite personnelle, responsabilité individuelle sont autant d'éléments de ce projet. La vie familiale doit donner une préparation adéquate à la vie extrafamiliale. Le projet de société n'est plus le même, ni la manière de se préparer à le vivre. Le cas suivant nous le fera constater, la différence est radicale.

Le cas de Sylvie et Louis

L'autre famille, celle de Louis et Sylvie habite Outremont, leurs deux filles et leur garçon ont respectivement 14 ans, 10 ans et 13 ans. Le fait d'avoir trois enfants a été choisi par le couple, bien que le projet fût différent à l'origine.

Au début, on était plus jeunes et on avait pensé en avoir cinq ou six. Mais c'est un concours de circonstances qui nous a fait arrêter à trois. Il y a d'abord le fait que nous ayons quitté Montréal. Ensuite, il y a eu des raisons médicales. [...] On n'a jamais été vraiment malheureux d'en avoir que trois.

Louis (172).

Qu'en est-il de cette famille ? La vie privée et la vie au travail constituent deux univers bien délimités et le passage de l'un à l'autre ne se fait pas facilement.

Ma vie privée, c'est strictement les échanges avec ma femme et les enfants. Peut-être aussi certains échanges avec des amis ou des collègues, des échanges assez intimes mais occasionnels...

Louis (165).

Sylvie, pour sa part, va plus loin et établit une distinction bien nette entre sa famille et sa vie privée, qui est « sa vie ».

Ma vie privée, c'est plutôt ma vie à moi... Ma vie toute seule à moi avec mes goûts, comment je vis. Ma vie privée à moi, je ne veux pas que personne vienne y toucher. Même pas les enfants. Je suis tout à fait en dehors des enfants quand je parle de ma vie privée. C'est ma vie à moi. [...] Un jour, j'ai l'impression que je vais l'avoir encore plus quand les enfants seront partis.

Sylvie (166).

La tâche de mère prend à ce moment beaucoup du temps de sa vie car vivre en fonction des enfants, c'est vivre pour la famille en empruntant des heures à sa vie personnelle. Louis parle aussi de tension mais il insiste davantage sur les rapports entre la vie du couple et la vie de la famille.

Une grande partie de ma vie est consacrée à ma famille. [...] Si tu veux pas ça, tu peux pas avoir d'enfants. Dès que, pour une femme en tout cas, plus que pour un homme encore, avoir des enfants, en tout cas avec la philosophie que j'avais dans le temps et puis que j'ai encore... Quand t'as des enfants, tout est centré sur les enfants.

Sylvie (169).

Je les adore mes enfants, j'aime bien avoir des contacts avec mes enfants, mais j'ai parfois l'impression que les enfants sont une entrave à notre relation...

Louis (240).

Nous avons souligné l'existence de vies parallèles, on constate qu'elles sont aussi concurrentes. Non seulement la vie n'est plus strictement familiale, mais la famille peut freiner ou entraver d'autres formes de vie. Dans ce contexte, la famille est plus immédiate que jamais : Louis parle de « sa famille » et précise qu'elle aura une fin, qu'elle se terminera lorsque les enfants seront grands. Le temps de la famille est fini, délimité, il se termine lorsque les enfants deviennent des adultes et quittent la maison.

Quand ils sont plus vieux, ils raisonnent plus en adultes et là il y a des confrontations plus fortes. Des confrontations d'idéologies, ils sont d'une autre génération et donc ils ont des idées différentes nécessairement. On a beau vouloir, on ne peut pas les rendre comme nous autres à moins de les faire bien vieux-jeu. Mais ça va craquer à un moment donné. On peut toujours essayer de leur ressembler mais on est pris avec toute notre éducation. Alors, j'ai l'impression qu'on est quatre adultes dans la maison actuellement. Alors, t'es plus chez vous. Tant que les enfants sont des enfants, alors t'es chez vous.

Sylvie (240).

Au-delà de cette limite, ils deviendront des amis dans le meilleur des cas.

Quand ils partent, j'imagine que tu dois pas avoir de peine. Mais j'espère que ça va être un peu des amis puis qu'on va se revoir, puis ça va être de la gaieté.

Sylvie (240).

Pour ce couple avoir des enfants veut aussi dire les élever. Dans la deuxième période, on le faisait comme on s'occupait du jardin et des animaux de la ferme. L'expression prend ici un tout autre sens. Louis et Sylvie définissent leur rôle de parents par l'image suivante : ouvrir des portes aux enfants.

Aujourd'hui, je considère, peut-être à tort, que je n'ai pas le droit d'enlever à mes enfants telle ou telle opportunité simplement parce que j'ai décidé que la vie c'est une telle chose... On n'a pas le droit de disposer de la vie des enfants. Je calcule qu'élever des enfants, c'est leur ouvrir des portes qu'ils choisissent eux-mêmes...

Louis (167).

[...] depuis qu'il est tout petit [...] on commence [...] à le laisser choisir lui-même ce qu'il veut faire. La fenêtre est grande ouverte. Si tu es bon là-dedans, c'est la dedans que tu vas te diriger... Moi j'essaie d'ouvrir le plus de portes possibles aux enfants.

Sylvie (180).

En quoi consiste « ouvrir une porte » ? Le rapport adulte-enfant est dans ce cas une affaire de psychologie : élever des enfants consiste à les accompagner dans un cheminement qui leur permet de se développer et de se réaliser comme individu. Il ne s'agira donc pas d'indiquer le chemin à prendre, mais de faire voir qu'il existe plusieurs chemins possibles.

J'ai essayé de faire le contraire de ce qu'on avait fait avec moi, surtout du point de vue psychologique.

Sylvie (183).

Sylvie et Louis doutent de leur compétence de parents et s'inquiètent des répercussions possibles de leurs erreurs. En fait, on n'est jamais sûr de réussir ses enfants.

J'ai pas de problème majeur avec les enfants. Puis ça, tu sais pas si tu réussis ou non. Avec les enfants, tu peux pas savoir tant qu'ils ne sont pas adultes et même là...

Sylvie (175).

Dans l'extrait suivant on remarque que l'expertise s'est déplacée : on est passé du savoir-faire familial au savoir faire professionnel, des parents aux professionnels de la médecine, de la psychologie et de la pédagogie.

Nous autres, quand on était petits, on nous disait : Ferme ta gueule, si tu n'as rien d'intelligent, de brillant, si tu n'as rien de brillant à dire, ferme ta gueule ! ... Là maintenant qu'on est rendus adultes, on nous dit : « Il faut que vous écoutiez les enfants » ! ... Les enfants nous disent : Vous n'avez pas le monopole de la vérité, soyez compréhensifs, etc. « Puis ils te culpabilisent, comprends-tu, si tu ne les écoutes pas... »

Louis (177).

Le temps de cette famille est délimité, nous l'avons vu : il va de la naissance à l'âge adulte, c'est-à-dire au départ de la maison. Alors le couple retrouvera sa propre vie. L'espace pourrait être qualifié d'éducatif parce que défini par des individus singuliers qui doivent « se faire un chemin » et se situer dans le monde selon les données d'une éducation conçue dans des termes très nettement psychologiques. Cet espace familial est ainsi circonscrit par l'aménagement progressif d'espaces individuels dans un temps déterminé, les parents n'étant pas les seuls maîtres à bord, ni les plus compétents. La famille devient résolument « moderne », nucléaire pour reprendre l'expression consacrée. S'il s'agissait autrefois d'assurer la continuité de la famille, il s'agit maintenant d'en assurer la fin dans les meilleures conditions, bien entendu. Ce n'est pas la fin de la famille en général, mais la fin de la famille particulière, dont les enfants prendront des chemins différents, éventuellement au sein de leur propre famille respective et, dans le meilleur des cas, ils deviendront des amis dans un espace non plus familial mais social. L'espace familial est désormais strictement délimité, son temps est fixé ; un espace sociétal, devrait-on dire, a pris le relais, il est ouvert tant il paraît y avoir de « portes à ouvrir ». Le temps est devenu relatif à l'espace occupé.

2. *Plus tard ... peut-être (1970 à nos jours)*

Comme nous l'avons indiqué plus tôt, on ne passe pas simplement d'un modèle A à un modèle B, mais bien à l'éclatement d'un modèle premier et à l'émergence de plusieurs modèles différenciés sur cette base. Il y aurait beaucoup de risques à vouloir définir ces nouveaux modèles, beaucoup moins à constater une crise de la famille, aussi bien dans les relations homme-femme, que dans les relations parents-enfants. La vie continue bien sûr. La famille classique, « normale » dirait-on demeure, mais il y a aussi la famille monoparentale, la famille reconstituée, la famille adoptive et d'autres types sans doute. Que devient la catégorie « enfant » dans l'espace et le temps de la relation homme-femme et des amoureux ?

Il existe une pluralité de modèles, quelles sont les tendances extrêmes de la transition ? Au-delà des diversités, il est possible d'observer jusqu'où peut aller cette « autonomisation » dans sa version la plus radicale. Pour le dire en langage durk-

hémien, l'anomie sociale est devenue la règle, mais cela n'exclut pas qu'une nouvelle norme soit en train d'émerger. Pour l'heure, les correspondances amoureuses ne sont que trop explicites.

La transition que nous avons observée jusqu'à maintenant est autonomisation et spécialisation des différents espaces et temps de la vie; à partir des années 1970 s'ajoute le fait que l'amour n'est plus nécessairement associé à un projet, qu'il est désormais une inconnue dont on ignore, pour ainsi dire, l'origine et le terme.

Nous nous aimons et nous ne savons pas où cela va nous mener réellement. Tous les deux nous aspirons au bonheur et d'un autre côté parfois, nous avons peur, à ce vers quoi nous nous engageons.

Pierre-Luc à Guylaine, 1973/06/17.

Le véritable amour, celui dont l'intensité et la profondeur ne font aucun doute, c'est le coup de foudre. L'amour n'est plus «amassable», il est à préserver. Contrairement aux périodes précédentes où il est une chose qui se construit petit à petit par l'intervention des partenaires, désormais il est présent dès le début d'une relation: l'amour est immédiat. Les références au «nous» amoureux sont inexistantes; le rapport amoureux se limite à deux êtres, et rien ne semble exister en dehors d'eux. Le «nous» comme union des personnes disparaît et il en est de même du projet des amoureux.

Ce petit je t'aime que tu m'as envoyé, il fait sur moi comme l'effet du tonnerre: il me remonte le moral et m'encourage à continuer et à t'écrire et t'écrire, à défaut de ne pouvoir te parler et à vivre pour toi, par toi, de toi et en toi.

Pierre-Luc à Guylaine, 1973/06/07.

Disparition du «nous» et du projet des amoureux, absence de projection des amoureux dans le temps, qu'en est-il de la maison, du couple et de la famille? Curieusement les seules mentions de cette dernière marquent l'opposition des amoureux.

Aussi je pense à ta mère, je complète une manière de l'éliminer.

Pierre à Louise, 1972.

Tout ce qui vient de toi je le prends et le met dans ma tête et dans mon cœur et ce que ta mère pense ça me passe 10 pieds par dessus la tête.

Simon à Françoise, 1981.

Objet de très vagues allusions dans les correspondances de la première moitié du siècle, et d'un discours éminemment moral de 1940 à 1965, la sexualité est désormais un sujet dont on parle abondamment dans la correspondance. Moins liée au projet familial, elle sert de critère pour l'évaluation de la qualité d'une relation amoureuse. Cela contraste avec la situation des périodes précédentes, où on la percevait comme une pulsion à contrôler qui pouvait, si mal canalisée, hypothéquer la relation amoureuse (notamment par une grossesse non désirée). Désormais, la sexualité fait partie des besoins fondamentaux; elle est normale, doit être librement exprimée et ne devrait faire l'objet d'aucune censure. Qui plus est, elle peut être vécue indépendamment de la relation amoureuse sans être anormale ou pathologique. Elle s'autonomise donc et trouve sa propre finalité. D'ailleurs on parle de la «relation sexuelle», ce qui suppose que vie amoureuse et vie sexuelle ne sont plus systématiquement associées.

Je ne recherche pas à priori la relation sexuelle, mais je ne l'éloigne pas. Je pense qu'en ce domaine, qu'il faille établir avec chaque personne des règles du jeu et s'y tenir. Nous avons décidé de faire l'amour dès le premier soir de notre rencontre dans le cadre de cette amitié, que l'exclusivité sexuelle n'était pas possible, que mon amitié et mon attachement pour ma femme n'était pas remis en question par notre nouvelle amitié.

Roger à Solange, 1970/10/12.

Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que l'enfant soit expulsé du discours amoureux : le temps et l'espace de cet amour ne lui laissent guère de place. Lorsqu'il en est question, il ne tient ni à un projet, ni à une planification ; s'il est toujours désiré, il est aussi imprévu, voire imprévisible.

Je crois que nous le désirions tous deux cet enfant. Tu te souviens lorsque je te disais : « fais attention » ? Si vraiment je n'avais pas désiré avoir un enfant, je me serai moi-même préservée... Toi, c'est clair, tu en voulais un, et tu me le disais ! Alors... puisque je ne suis pas stérile !

Françine à François, 1975/07/15.

Qu'advient-il alors du projet des amoureux ? Le temps de cet amour est présent, il n'y a projection ni dans le passé, ni dans l'avenir, c'est la reproduction constante du coup de foudre. L'amour est sans histoire et son espace est celui du temps présent, c'est-à-dire l'espace où les amoureux se retrouvent dans l'instant où ils sont ensemble : l'amour est son espace même, son temps immédiat. Il constitue un refuge, une protection contre un univers hostile.

J'ai besoin de toi, c'est simple parce que tout ça cette horreur de vie, je ne la vivrai, je ne me permettrai de l'affronter chaque matin que par et avec toi. Comme je sais que la planète n'a aucune chance de s'en tirer, du moins pas l'homme digne qu'il pourrait y avoir sur la planète sous un système juste, comme je sais justement que la justice animale même n'est plus, il nous reste qu'une sortie l'amour.

Hubert à Odyle, 1976.

Si jusqu'à maintenant l'amour était défini par la vie familiale, conjugale ou individuelle, nous devons constater qu'il est devenu une question de survie. Le temps et l'espace sont abolis pour ainsi dire et la boucle est bouclée. Si à la première période il n'y avait pas de projet d'enfant mais de nombreux enfants, il n'y a maintenant ni projet ni enfant. Bien sûr, on en fera peut-être, mais pour les amoureux ce n'est certes pas encore le temps ni le lieu d'en parler... plus tard, peut-être.

La mesure de la natalité

Inutile de souligner en conclusion l'ampleur et l'impact des transformations qu'aura connues la société québécoise, et qu'elle connaît encore. La révolution fut-elle si tranquille ? Nous pouvons en douter. Nous présentons une synthèse de nos résultats dans le tableau 1. La genèse de la catégorie « enfant » dans le contexte québécois se résumerait, au mieux, par quatre modèles qui se sont chevauchés et succédé. Ces modèles ne correspondent pas systématiquement à une période historique donnée : le troisième, par exemple, caractérise à la fois la troisième et la quatrième période.

TABLEAU 1

La construction de l'espace-temps de l'enfant et de la famille

Espace	TEMPS			
	Naturel	Religieux	Humaniste	Individuel
de l'enfant	don de la nature catégorie floue pluriel	don de Dieu une personnalité propre pluriel-singulier	un désir, un psychisme singulier un choix positif	un choix négatif
de la femme	une mère une sœur	bonne chrétienne épouse, mère âme du foyer	compagne pédagogue femme, mère maman	individu, partenaire sexuelle, amante
de l'homme	un père, un frère	bon chrétien époux, père un maître	compagnon pédagogue homme, père, papa	individu, partenaire sexuel, amant
de la relation homme-femme	la parenté et l'alliance	un projet chrétien	le développement de soi	la survie
du projet des amoureux	la famille élargie	le foyer	la maison	l'amour, le coup de foudre
de la relation parent-enfant	relation familiale	relation filiale avoir des enfants nourrir, soigner discipliner	relation filiale faire des enfants élever, éduquer informer communiquer	aucun
de la famille	la parenté	les parents et les enfants	les enfants jusqu'à l'âge adulte	aucun

Le monolithisme si souvent décrié de cette société n'était en fait qu'apparent. Des changements, plutôt lents, l'avaient déjà altéré pendant les cinquante premières années du siècle. À partir de 1960, le mouvement s'accélère et les fondements mêmes de la société sont renversés, non plus définis par la tradition, mais par le futur ou l'immédiat. Les relations entre les hommes, les femmes et les enfants sont, pour ainsi dire, revues et corrigées dans toutes leurs dimensions. Mais cela ne conduit pas à un modèle unique et homogène qui caractériserait la dernière période. C'est pourquoi, dans le tableau, nous en présentons les tendances les plus marquées : par exemple, choisir d'avoir ou de ne pas avoir d'enfants. Le tableau, il importe de le préciser, ne propose pas une typologie, mais une première tentative de modélisation

des relations dans les définitions diverses que nous avons repérées. Il exigerait d'être présenté de manière beaucoup plus complexe: les transformations du modèle premier, dit traditionnel, obéissent à des règles structurales, c'est-à-dire à un ordre de structuration de ces relations premières, puis secondes, puis troisièmes, etc., et ce dans l'ordre même de leurs propriétés structurales respectives. La variété des modèles en dernière période ne peut qu'être importante puisque s'y retrouvent des nouveaux et des plus traditionnels qui ont été, selon les cas et sans que ce ne soit des cas d'espèce, purement et simplement reconduits.

L'espace-temps des années 1970 marque, nous l'avons aussi précisé, la radicalité la plus grande de cette transformation: l'individu paraît roi et maître, mais dans un espace où sa solitude est tragique et où le temps est immédiat, la vie étant définie par la survie. Il y a mort sociale là où il n'y a plus de relations sociales et *a fortiori* de structure sociale. C'est la fin de l'histoire. Le modèle, pour prégnant qu'il soit, ne résume, ni n'explique la société. C'est la pointe d'une tendance. L'espace de la vie est délimité par un temps dont la mort marque le terme. Il en est de même de la vie sociale. L'analyse sociologique que nous proposons est celle de la vie dans une société que nous avons tenté d'expliquer du point de vue du temps et de l'espace qui furent les siens au cours de ce dernier siècle.

L'étude de l'espace et du temps relève habituellement des sciences de la nature et de l'histoire, mais temps et espace sont d'abord des constructions sociales qui peuvent aussi être des constructions scientifiques. Si le passage de la catégorie de sens commun au concept permet bien de marquer et de souligner le développement d'une société et des formes sociales de connaissance qui la structurent, il n'en demeure pas moins que ce sont ces catégories premières qui d'abord la définissent: elles relèvent, à ce titre, du travail sociologique. Ni illusion, ni reflet, mais au principe même de la constitution et de l'existence d'une société, les catégories repérées permettent de décrire non seulement les relations hommes-femmes dans l'émergence de la catégorie «enfant» et des relations sociales qu'elle suppose, mais aussi la société elle-même par ce que furent et ce que sont les fondements sociaux de ces relations. Suivant les temps et les espaces sociaux observés, nous en proposons une première construction sociologique dans le tableau 2.

La famille n'est plus l'unité de base de toute société (GÉRIN, 1968), et il faut reconnaître que les relations hommes-femmes et adultes-enfants répondent à des logiques qui ne sont pas seulement familiales mais aussi sociales, au sens précisément où elles sont le produit de cette société vue ici comme une totalité constituée de pratiques différenciées et des formes de connaissance qui les fondent. S'il y a une structure élémentaire de la parenté, il importe de reconnaître que cette structure est plurielle et qu'à ce titre elle relève d'une sociologie de la famille dont l'objet n'est rien d'autre que la construction de cette pluralité.

La logique observée dans les catégories cognitives est celle d'une forme de connaissance dont la différenciation est bel et bien à la mesure de la transition qu'a connue et connaît la société. Cette logique de différenciation, pour fluide qu'elle soit

TABLEAU 2

Modélisation première des espaces-temps sociaux observés

Espace	TEMPS			
	Naturel	Éternel	Générationnel	Immédiat
Fonction	continuité de la vie familiale	préparation à la vie familiale	préparation à la vie extra-familiale et discontinuité de la vie familiale	survie immédiate
Structure	la famille élargie	la famille restreinte	le couple l'individu la famille le travail	individuel
Fondement social	traditionnel	religieux	psychologique pédagogique	psychologique

dans la description, renvoie à autant d'éléments du social, d'éléments lexicaux, définis comme catégories cognitives et dont les articulations diverses renvoient à autant de modèles de relations hommes-femmes-enfants constitutifs de modèles de famille, et de modèles concrets de connaissance au fondement même de ces vies familiales, et cela par différenciation des modèles abstraits que construit le chercheur. La forme de connaissance dont nous avons observé la transformation est celle du sens commun, un modèle concret, une articulation des éléments qui le fondent et permettent de l'expliquer. La diversité des matériaux analysés confirme, croyons-nous, l'hypothèse méthodologique formulée au départ. D'autres recherches, menées non pas du point de vue d'une sociologie de la connaissance mais de ceux d'une anthropologie politique (LEMIEUX, 1971) et d'une sociologie de l'économie (HOULE, HAMEL, SABOURIN 1984), viennent appuyer ces résultats. Soulignons enfin les travaux de Daniel FOURNIER (1983, 1990) sur le mode de sociabilité caractéristique de la société québécoise. Dans une perspective socio-démographique, il a démontré la prégnance des rapports de parenté et d'alliance définis comme mode de sociabilité aussi bien en milieu rural qu'en milieu urbain jusqu'à une période fort tardive.

D'une société fondée sur des rapports de parenté et d'alliance (LEMIEUX, 1971 ; HOULE, 1979), nous voyons émerger des relations sociales de plus en plus différenciées où la vie de l'individu, du couple, de la famille et de travail notamment sont autant de catégories qui viennent construire de nouvelles pratiques sociales, ou encore de nouvelles formes de vie sociale. Économiques, politiques et culturelles, celles-ci sont la mesure de la transformation des rapports sociaux au Québec. L'espace-temps de la société s'est différencié, il est désormais pluriel ; sa relativité est celle de nouveaux rapports sociaux dont les propriétés peuvent paraître illimitées

tellement leur variété est fluide dans l'éclatement successif de modèles plus anciens : de la structuration à la déstructuration d'une société, la limite est pourtant là où une nouvelle vie doit prendre forme dans la construction d'une logique sociale, d'un temps social, d'un espace qui ne sont plus donnés mais acquis. Cette logique sociale est faite de règles de sens qui sont constitutives de toute société, c'est-à-dire de règles sociales dont elle est la forme. Ces règles sont éthiques par les choix qu'elles supposent, nous avons surtout voulu démontrer qu'elles sont faites de sens qui donnent la mesure de toute société et permettent au sociologue d'en prendre précisément la mesure.

*
* *

Quelle serait la mesure la plus exacte de la dénatalité ? Jusqu'à l'après-guerre les relations familiales, amoureuses, de parenté et d'alliance étaient en même temps faites de relations avec des enfants. D'abord familiales, elles deviennent aussi filiales ; il y a eu rupture, à partir du moment où les enfants sont devenus l'objet d'un choix ; la révolution tranquille est aussi celle de l'enfance, au prix des enfants que l'on avait, que l'on faisait, pour les enfants que l'on voulait. Si dans un premier temps on ne parlait pas des enfants qu'on avait, dans un deuxième temps on désirait les enfants qui n'étaient pas choisis mais donnés, dans un troisième temps on choisissait de faire les enfants que l'on désirait, moins nombreux pour des raisons économiques, mais aussi psychologiques et pédagogiques. C'est à partir du moment où l'on s'est mis à parler des enfants que l'on a commencé à en avoir moins. Voilà le paradoxe. L'enfant pensé est devenu un choix, un choix de vie parmi d'autres qui selon les cas peuvent justifier la décision de ne pas en avoir. La rupture est là où les parents optent pour une pédagogie où les enfants sont amenés à « choisir leur propre chemin », à trouver « leur propre système de valeurs » en se différenciant du leur. Quel est ce temps et cet espace social choisis quand la radicalité du temps et de l'espace individuels est affirmée ? La rupture ne saurait être plus nette puisqu'elle touche à la fois les rapports parents-enfants et les rapports hommes-femmes. C'est là toute la question. Un temps et un espace acquis peuvent-ils être réductibles à un temps négocié et à un espace négocié ? La vie, la nature et la société ne sont plus données mais résultent d'une longue et lente appropriation contradictoire de la vie et où la vie en société n'est plus définie par ailleurs, mais objet d'un débat : il ne s'agit plus de faire des enfants, ni non plus de parler des enfants ; il s'agit maintenant de parler de faire des enfants. Et c'est une question vitale.

Gilles HOULE

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Roch HURTUBISE

*Département de sociologie,
Collège Édouard-Montpetit.*

BIBLIOGRAPHIE

- BOURGUIGNON, Odile, «La question de l'enfant», *L'année sociologique*, 37: 93-118.
1987
- CALDWELL, Gary et Daniel FOURNIER, «The Quebec question: a matter of population», *Canadian Journal of sociology*, 12, 1-2: 16-41.
1987
- CALDWELL, John C., *Theory of fertility decline*, New York, Academic Press, 386 p.
1982
- COTÉ, Marcel, «La préparation au mariage», *Le foyer base de la société: 27^e Semaines sociales du 1950 Canada*, Montréal, Institut social populaire, p. 58-81.
- DANDURAND, Renée B., «Une politique familiale: enjeux et débats», *Recherches sociographiques*, 1987 XXVIII, 2-3: p. 349-369.
- DANDURAND, Renée B. (dir.), *Couples et parents des années quatre-vingt: un aperçu des nouvelles tendances familiales*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 281 p.
1987b
- DANDURAND, Renée B., *Le mariage en question. Essai socio-historique*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 178 p.
1988
- DUMONT, Fernand, «Structure d'une idéologie religieuse, la L.O.C.», *Recherches sociographiques*, I, 1960 2: 161-189.
- DUMONT, Fernand *et al.*, *Les idéologies au Canada français (1850-1900)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 319 p.
1971
- DUMONT, Fernand *et al.*, *Les idéologies au Canada français (1900-1929)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 377 p.
1974
- DUMONT, Fernand *et al.*, *Les idéologies au Canada français (1930-1939)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 361 p.
1978
- DUMONT, Fernand *et al.*, *Les idéologies au Canada français (1940-1976)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 3 t., 1110 p.
1979
- DUMONT, Fernand (dir.), *La société québécoise après 30 ans de changements*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 358 p.
1990
- FALARDEAU, Jean-Charles, Philippe GARIGUE et Léon GÉRIN, *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 179 p.
1968
- FORTIN, Andrée, «La famille ouvrière d'autrefois», *Recherches sociographiques*, XXVIII, 2-3: 1987 273-294.
- FOURNIER, Daniel, «Consanguinité et sociabilité dans la zone de Montréal au début du siècle», 1983 *Recherches sociographiques*, XXIV, 3: 307-323.
- FOURNIER, Daniel, «Pourquoi la revanche des berceaux? L'hypothèse de la sociabilité», *Recherches sociographiques*, XXX, 2: 171-198.
1990
- GAGNON, Nicole, «Un nouveau type de relations familiales», *Recherches sociographiques*, XIV, 2: 1968 59-66.
- GAGNON, Nicole et Bruno JEAN, «Les histoires de vie et les transformations du Québec contemporain», 1975 *Sound Heritage*, 4, 1: 56-63.
- HOULE, Gilles, «L'idéologie: un mode de connaissance», *Sociologie et Sociétés*, 12, 1: 123-147.
1979
- HOULE, Gilles, «Parenté et politique méthodologiques», *Sociologie et Sociétés*, 14, 1: 97-111.
1982

- HOULE, Gilles, « Famille et politique », *Conjoncture politique*, 3: 51-63.
1983
- HOULE, Gilles, « L'économie comme forme sociale de connaissance », *Sociologie du Sud-Est*, 51-54:
1987 145-163.
- HOULE, Gilles, « Le sens commun comme forme de connaissance: de l'analyse clinique en sociologie »,
1987b *Sociologie et sociétés*, 19, 2: 77-86.
- HOULE, Gilles, Jacques HAMEL et Paul SABOURIN, « Stratégies économiques et développement
1984 industriel: l'émergence de Forano », *Recherches sociographiques*, XXV, 2: 189-211.
- HURTUBISE, Roch, *L'amour, le soi et la société. Sociologie de la connaissance amoureuse dans les
1989 correspondances québécoises*, Montréal, Université de Montréal: 350 p. (Thèse de doctorat
en sociologie présentée à l'Université de Montréal.)
- HURTUBISE, Roch, La parenté dans le rapport amoureux, Actes du colloque *Relations Inter-
1991 générationnelles: parenté, transmission, mémoire*, Liège, Université de Liège, 115-127.
- LAMARCHE, Yves, Marcel RIOUX et Robert SÉVIGNY, *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne
1973 des Montréalais francophones*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2 volumes,
993 p.
- LE BOURDAIS, Céline, « Politique familiale ou politique nataliste. Un enjeu de taille pour les femmes »,
1989 *La revue canadienne de santé mentale communautaire*, 8, 2: 82-102.
- LEMIEUX, Denise, *Une culture de la nostalgie. L'enfant dans le roman québécois de ses origines à nos
1984 jours*, Montréal, Boréal Express, 412 p.
- LEMIEUX, Denise, *Les petits innocents. L'enfance en Nouvelle-France*, Québec, Institut québécois de
1985 recherche sur la culture, 336 p.
- LEMIEUX, Denise (dir.), *Familles d'aujourd'hui*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture,
1990 243 p.
- LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940*, Québec, Institut
1989 québécois de recherche sur la culture, 389 p.
- LEMIEUX, Vincent, *Parenté et politique; l'organisation sociale dans l'île d'Orléans*, Québec, Presses de
1971 l'Université Laval, 250 p.
- MINER, Horace, *Saint-Denis: un village québécois*, Montréal, HMH, 392 p.
1985
- MOREUX, Colette, *Douville en Québec. La modernisation d'une tradition*, Montréal, Presses de
1982 l'Université de Montréal, 454 p.
- POULIN, Gonzalve, « Le foyer chrétien » dans *Le foyer, base de la société. Compte rendu des cours et
1952 conférences de la 27^e session des semaines sociales du Canada*. Montréal, Institut Social
Populaire, 1950, p. 40-57.
- RAMOGNINO, Nicole, *De la demande à l'écoute — les conseillers en C.M.P.P.*, document ronéotypé,
1983 400 p.
- RAMOGNINO, Nicole, Alain GUILLEMIN, et al., *La politique s'affiche. Les affiches de la politique*,
1991 Paris, Didier Érudition et Presse de l'Université de Provence, 211 p.
- SABOURIN, Paul, « Les enjeux méthodologiques de la construction de l'économie comme forme sociale »,
1989 *Anthropologie et Sociétés*, 13, 3: 99-118.
- SÉVIGNY, Robert, *Le Québec en héritage. La vie de trois familles montréalaises*, Montréal, Éditions
1979 Saint-Martin, 278 p.